

Alain Gurlyly

L'affaire de la Fête aux Champignons

Les enquêtes de Phino le Berger

Vol 2

Roman policier du terroir cévenol

2010

Du même auteur :

Chroniques, Contes :

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc

- "Les Contes d'un Duganel" en 1994 (Impr. Marès - Alès) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc sous le titre "Contes Cévenols"

"Les Carnets du Réboussié" en 2001 (Impr. Jouve - Paris)

- "Les Contes du Piquetache" en 2003 (Impr. Jouve - Paris) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc, sous le titre "Vieilles Histoires Cévenoles"

- "Histoire de La Grand Combe" en 2006 (Editions Ecrits d'Oc)

- "Les Nouveaux Carnets d'un Réboussié" (2007 - Ecrits d'Oc)

- « Poètes et écrivains cévenols de langue occitane » (2008 - Ecrits d'Oc)

Romans policiers de terroir :

Les enquêtes de Phino le Berger :

- « La Clède de la Jeune Morte », roman policier de terroir.(2008-Ecrits d'Oc)

Poésie :

A reçu le Grand Prix de Poésie des Jeux Floraux d'Orange en 2005. A été nommé dans plusieurs autres concours, dont celui de Lyon et celui de Sète.

Sociétaire de la Société des Poètes Français

Titres des recueils poétiques disponibles :

- « A l'Est d'Octobre » (2007)
- « Cévennes toujours » (2008)
- « Les Antiques » (2009)
- « Nostalgie » (2009)

Sur Internet : Site littéraire et poétique : <http://versamoi.free.fr>

DÉDICACE

À la mémoire de Mimi, de Raoul, d'Émile, de Paul, d'Alain, de Louis, et de tous ces parents et amis d'autrefois, qui m'ont transmis une bonne part de leur mémoire du pays natal.

Ils sont trop tôt partis, mais mon cœur reste avec eux en ce temps-là.

En souvenir ému et reconnaissant.

A.G

Avertissement

Les lieux et les personnages sont fictifs.

Cela n'a eu, n'a et n'aura jamais aucun rapport avec qui ou quoi que ce soit.

Préface

On connaissait, de mon ami Alain Gurly les talents d'écrivain, à la fois conteur, poète, chroniqueur ou pamphlétaire, révélés à travers de nombreux ouvrages qu'il a publiés jusqu'à maintenant.

On avait aussi découvert le romancier, lorsque changeant de registre, il s'était essayé, avec succès, au roman policier en 2008, avec la parution de La Clède de la Jeune Morte. Ouvrage d'autant plus intéressant parce que novateur, dans le cadre tout à fait particulier et qu'il affectionne, celui de ses chères Cévennes.

Le style est toujours le même, alerte, imagé, oh combien ! jalonné d'expressions savoureuses, typiques du terroir. Et avec ça, un vocabulaire à nul autre pareil, celui du langage courant, le parler de nos Cévennes, en usage, tous les jours, au mas, dans les champs, autour de la table, celui qu'on pratique entre gens du pays. Nul autre écrivain qu'Alain ne sait pratiquer cette langue de chez nous dont la traduction enlèverait toute sa beauté, sa saveur.

On ne peut trahir ses origines. Alain est de ces êtres fidèles parmi les fidèles à cette terre qui l'a vu naître et où il a puisé toute son inspiration littéraire, comme l'on puise à la source l'eau pure et limpide génératrice de vie.

Et voilà, avec L'Affaire de la Fête aux Champignons, un nouveau roman dont l'histoire est encore bien ancrée « *dinc aquèl país* » ce pays rude et attachant à la fois où Alain a ses racines. Dans ce second « polar » on retrouve les personnages qui ont déjà fait l'intrigue du premier comme le berger Phino, son neveu, le jeune inspecteur de police Gustin, Phonsine, sa femme, le Mile Vernet et bien d'autres encore.

Mais on rencontre des têtes nouvelles qui se sont fait un nom avec leurs sobriquets qui fleure bon le parler local, tels le Pique-Bassèle, le cordonnier, ou le Trinqueboute, le rebouteux guérisseur. Et, comme pour rappeler la présence d'étranger en Cévennes, émigrants à la recherche de soleil, de solitude et de bon air, il y a Hans, le hollandais. Figure atypique de ceux qu'on appelle chez nous *Les Bourruts*.

Quant au cadre, il est le même. L'auteur n'a rien changé, à dessein. C'est ainsi que l'on revient au village des Esquinades, au mas des Esclapes, à celui du Brès, des Brus, domaine de Maître Cassagnole, le notaire. L'époque, c'est peu après la première guerre mondiale et plus précisément durant l'automne 1925. Le village des Esquinades a payé un lourd tribut au terrible conflit de 14-18. Le Maire Enoch Silhol, radical-socialiste, a comme préoccupation première celle d'édifier un Monument aux Morts. Et ceci, dans un contexte bien particulier, celui de la Fête annuelle au village, qui rassemble tous ceux qui vivent au Pays.

Cette Fête aux Champignons est, chaque année, l'occasion d'agapes sur la place des Esquinades, autour de poêlées de ces délicieux cryptogames que sont les cèpes. Car les Cévennes sont réputées non seulement pour les châtaignes, mais aussi pour les champignons, et en automne les bois en regorgent.

Mais voilà que la Fête va être entachée par une intoxication alimentaire due à l'ingestion de champignons vénéneux. Des bolets de Satan, qu'on appelle chez nous des Pissagots et des amanites phalloïdes, secs, se seraient trouvés dans les poêles, malgré les connaissances en matière mycologique des préposés à la cuisson. Un empoisonnement collectif en somme.

Qui a pu commettre un tel geste criminel, malgré la vigilance des organisateurs ? A qui en voulait-on ? Au Maire ? Au Conseil Municipal ou au

Conseiller Général invité ce jour-là dans le cadre du projet d'ériger un Monument aux Morts ?

Toujours est-il que l'affaire fit grand bruit et causa bien des craintes au Docteur Ardalhon qui fit preuve d'un grand dévouement en la circonstance. Phino le Berger et son neveu, l'inspecteur de police Gustin, vont mener l'enquête. Quand Hans se souvient avoir découvert dans un fourré un moulin à café flambant neuf... !

A vous, chers lecteurs, de vous plonger dans ce roman policier qui fleure bon la terre cévenole. Roman rustique qui n'a rien d'artificiel et dont les personnages, quoiqu'imaginaires, reflètent bien la vie d'autrefois dans notre région. Vie de village avec ses traditions, ses personnages pittoresques, ses rivalités, voire ses clans. Une peinture de la vie rurale d'antan à travers une affaire troublante lors de la Fête des Champignons, aux Esquinades, hameau, quelque part en Cévennes...

Roger ROUX
(Février 2010)

PROLOGUE

Printemps 1925

La jeune femme le regardait venir avec un petit sourire crispé sur les lèvres.

C'était un homme grisonnant, large, robuste qui affichait allègrement une bonne cinquantaine. Il portait beau malgré ses tempes poivre et sel. Il arborait une moustache conquérante à la Clemenceau en ces années de l'après-guerre de 14, avec un air avantageux dont on voyait bien qu'il lui était habituel.

Tout était calme sur le vieux serre en cette soirée d'Avril. Il faisait frisquet. La jeune femme se demanda confusément si elle était assez habillée. Elle chassa cette pensée importune d'un haussement d'épaules. Ce n'était pas le moment de rêvasser. Il lui fallait ne pas se laisser distraire et jouer serré. Elle avait eu assez de peine pour amener l'homme à ce point et un mouvement d'humeur pouvait tout faire rater. Donner confiance, se faire désirer et ne rien promettre de précis, tout résidait dans la nuance...

Il s'approchait rapidement.

— Bonsoir, dit-il, arrivé à portée de voix. Je suis venu te dire que c'est une chose décidée et que cette affaire est quasiment faite.

— Bon ! répondit-elle. On verra bien. Vous savez quelles sont mes conditions ?

— Et tu connais les miennes !

Il eut un sourire significatif et se rapprocha d'un air goguenard. La jeune femme eut un léger mouvement de recul qu'elle maîtrisa rapidement.

— Je les connais, ça me suffit, dit-elle évasivement. Mais moi, je ne me paye pas de mots. Je ne réglerai mon dû que sur pièces ! Et c'est moi qui juge la valeur des pièces.

— Tu as ma parole, dit l'homme avec un éclair de colère dans les yeux.

— Vous n'ignorez pas que je suis bien placée pour savoir si cette parole sera tenue ? Alors, on verra après !

Il la regardait avec une certaine convoitise doublée d'admiration.

— Toi, alors ! On peut dire que tu sais ce que tu veux ! Et moi, je compte pour quoi dans tout ça ?

La question ne manquait même pas d'une certaine fatuité.

— Pour ce que vous valez !

— Pour ce que je vaudrais comme homme ou bien comme...

— Vous verrez bien ! coupa-t-elle sèchement.

L'homme tentait de se rapprocher doucement. Cette fois, elle fit rapidement trois pas de côté.

— J'ai autre chose à faire, vous ne l'ignorez pas.

— Je pourrais exiger un acompte, ricana l'homme, désappointé.

— Et moi je veux du concret, du sûr et du tangible, c'est clair ?

Sa voix était glaciale. Elle ajouta :

— Je jugerai sur pièces ! Et maintenant, laissez-moi passer, je m'en vais. J'ai peu de temps devant moi pour rentrer et vous savez pourquoi !

Elle le contourna en deux bonds. Il tendit les mains trop tard, elle avait la vivacité d'un farfadet. En quelques secondes, elle fut à dix mètres.

L'homme cria d'une voix menaçante :

— Quand le moment sera venu, on se reverra, ma belle !

Elle lui fit de loin un geste de la main. Il la regarda s'en aller avec un sourire contraint.

— Celle-là, c'est quelqu'un ! dit-il à voix haute.

Au ton qu'il avait pris, on comprenait que c'était une opinion de connaisseur.

I

Prélude

Fin Juin 1925

La lune se levait, rousse, derrière quelques barbelures de nuages ocre. La route s'étendait, longue et sinueuse, au bord de la rivière où flottaient des brumes légères. Des grillons avaient commencé à striduler leur calme chanson.

Le vieil homme barbu qui marchait à courtes enjambées rapides, en remontant le cours d'eau vers les Esquinades, ramena sur son épaule d'une secousse le lourd sac ventru qui lui pendait dans l'échine. On apercevait déjà les premières lumières qui brillaient aux fenêtres des maisons situées un peu à l'orée et à l'écart du village. C'était des lampes à pétrole, voire des bougies. La lumière électrique qui illuminait depuis plus de dix ans la ville prochaine de La Grand Combe et de nombreuses rues d'Alès, n'était pas encore arrivée jusqu'aux Esquinades, et n'y viendrait pas avant longtemps.

La nuit tombait rapidement. Les derniers martinets du crépuscule passaient au ras de l'eau pour cueillir au vol moustiques et moucherons. Mais déjà, ils côtoyaient les premières chauves-souris qui allaient prendre le relai dans cette chasse aux insectes nocturnes.

Le vieil homme, vêtu d'une veste noire et d'un pantalon en velours côtelé, était coiffé d'une casquette de drap à courte visière sur une couronne de cheveux blancs. Une grande barbe blanche encadrait son visage rond où pétillaient deux yeux noirs et vifs, toujours en alerte sous les sourcils broussailleux.

On était au tout début de l'été. Il faisait chaud malgré l'heure tardive et la fraîcheur remontant lentement depuis les bords de la rivière. Le vieil homme qui s'était arrêté un instant pour souffler regardait les champs sur les berges en contrebas de la route. La nuit venait rapidement. Elle avait noyé la vallée et recouvrait les serres d'une cape sombre. Les silhouettes déchiquetées des arbres se découpaient en ombres chinoises sur le ciel qui rougeoyait. Le vieil homme remonta encore son énorme musette d'un coup d'épaule, avant de se remettre en chemin.

«*Es bé pésudo aquélo muséto, grommela-t-il dans sa barbe. Mé demandé bé dé qu'a mès aqui dédin, ma pitchoto sùr...?*»¹

Au bout de dix minutes d'une marche soutenue, il arriva enfin aux abords du village. La nuit devenait épaisse et noire. Elle enveloppait de ses ténèbres les premières maisons, isolées et tranquilles.

Mais l'obscurité ne gênait pas le bonhomme qui connaissait cette route comme sa poche. Dans les champs, les vignes et les vergers où coulait la rivière, tout était calme. On entendait seulement crisser les grillons et leur chant monotone berçait doucement les pas cadencés du vieil homme. Quelques troupeaux bêlaient dans le lointain, couchés dans les champs bordant le cours d'eau ou dans les pâtures des coteaux.

Tout à coup, le tardif promeneur arrêta sa marche.

Il lui semblait entendre des jaillissements de voix étouffées mais cependant criardes qui se répondaient sur un ton virulent. Comme si, malgré la violence de la dispute, on ne voulait pas faire de bruit. Il regarda et écouta avec attention quelques instants.

Cette algarade paraissait provenir des abords d'une ferme dont on devinait l'ombre massive et noire à une centaine de mètres de la route. Un petit sentier y conduisait, certes en terre battue, mais durcie et damée par d'incessants passages et piétinements. Elle franchissait le grand fossé bordant la route par un petit ponceau de bois. On devinait, rien qu'à voir son aspect, que ce chemin avait besoin d'un sérieux aménagement. En effet, la végétation envahissait tout jusque sur les côtés.

Intrigué, le vieil homme s'était arrêté. Il déposa sa lourde musette dans la rigole qui longeait la route au bord du fossé et s'engagea résolument dans le chemin de terre. Déchargé de son fardeau, il avançait tout doucement et d'un seul coup les éclats étouffés de deux voix lui parvinrent distinctement. C'était une dispute dans un dialecte où la langue locale se mêlait au français.

— *Ficho toun camp !* disait une voix féminine furieuse, dont la stridence retenue portait tout de même à une bonne vingtaine de mètres. Fous le camp ! Je savais ce que je voulais, je ne t'avais rien promis et j'ai payé ce que ça valait, pas plus ! Même si ce n'est pas ce que tu espérais, maintenant on est quitte ! Fous le camp ! Ça suffit. Allez, emporte-moi ça et hop, va-t-en ! Bon voyage et sans retour ! Et que je ne te voie plus dans mon entourage !

Et la voix masculine, entre deux jurons étouffés se répandait en insultes furibondes :

— *Garso, Roumèco ! Me la pagaras, aquèlo !*

¹ Elle est bien lourde cette musette. Je me demande bien ce qu'elle a mis là-dedans, ma petite soeur ?

— *Sé vos pas tén ana, vouè quèré lou fusil dé moun omé !!*²

Le vieil homme écouta un moment cette ribambelle d'invectives réciproques, tandis qu'un sourire malicieux étirait silencieusement son énorme moustache blanche.

Lorsqu'il fut convaincu que l'algarade n'irait pas plus loin qu'une vulgaire querelle d'amoureux éconduit, il se replia discrètement vers la route où il récupéra sa musette.

Mais, tandis qu'il reprenait son chemin en riant sous cape, il entendit à sa gauche un froissement suspect dans les buissons. Il lui parut qu'une ombre grise louvoyait en se cachant le long des haies de mûriers qui clôturaient les vergers.

« *Éré pas soul...?*³ » dit le vieil homme entre ses dents. Il s'arrêta net et prêta l'oreille.

Des craquements de branche s'entendaient vers la gauche de la route et semblaient s'éloigner de lui. Phino, attentif, écouta un moment encore.

Mais plus rien ne bougeait. Les échos de la dispute ne lui parvenaient même plus.

Il assura la bretelle de sa musette encore une fois et reprit sa route.

« *Anén, grommela t-il, sièi pas gandi. A maî crésé qu'aquélés dous scafalis m'an fa perdré moun tén !*

Je crois que ces deux guignols m'ont fait perdre mon temps. Pourtant, je ne suis pas tranquille. Je ne sais pas ce qui guettait derrière moi ».

Et, toujours ronchonant, la silhouette grise se perdit rapidement dans la nuit qui noyait la route.

Phino le berger, qui revenait d'une visite chez « sa petite sœur » à Nîmes, rentrait à son mas des Esclapes...

* * *

² — Garce, sorcière ! Tu me la paieras, celle-là ! — Si tu ne veux pas partir, je vais chercher le fusil de mon homme !

³ Je n'étais pas seul ?

Samedi 3 octobre 1925

Les serres qui dominaient de leurs sommets arrondis le vieux village des Esquinades avaient revêtu une livrée toute de jaune et d'or. Les feuilles de la châtaigneraie commençaient à choir au même rythme que les premières châtaignes.

Ce mois avait été très pluvieux. Quelques journées orageuses avaient vu tomber des pluies abondantes et la rivière roulait encore une eau assez troublée. Le sol restait trempé, humide, et il faisait très chaud sur les versants des montagnes. Cette touffeur permanente laissait sourdre, dans les sous-bois, cette odeur de moisissure et de terreau que tous les amateurs connaissent bien : c'est l'odeur des champignons !

De fait, cet automne-là, il y avait une sortie de champignons presque phénoménale, en tout cas extraordinaire. On n'en avait pas vu de pareille depuis très longtemps sur la petite commune des Esquinades.

Ce samedi après-midi, le mas du Brès se rôtissait tranquillement au grand soleil doré d'un bel automne. La cour dallée de lauze retentissait d'un vif remue-ménage !

Gustin, le jeune inspecteur de police d'Alès, était venu passer la fin de semaine chez ses beaux parents, avec Phonsine, sa femme, et leurs deux jeunes enfants. Assis dans un coin, sur un muret à l'ombre, il devisait tranquillement avec le Mile Vernet, son beau père, tout en sirotant un demi-verre de carthagène. Linette, sa jeune belle sœur, s'occupait des enfants et plaisantait avec Phonsine son aînée. Linette courait maintenant sur ses dix-huit ans. La gamine délurée et grincheuse qu'elle avait été faisait place à une fort belle jeune fille. La Marie du Brès, la femme du Mile, cousait un vêtement, assise sur une chaise à gauche de l'entrée du mas, mais ne quittait pas les petits des yeux. Et l'aïeule, Joséphine, riait aux anges toute seule dans un fauteuil ancestral tressé en *abarine*⁴, tout en cadencant une bourrée sur ses genoux.

*Piso, piso, piso
Piso, piso léoù,
Tou lou mounde piso,*

⁴ Variété locale de saule

Noustres pisan pas !⁵

La vieille Joséphine, considérée comme un phénomène dans toute la commune, allait avoir cent ans d'ici quelques mois. Elle perdait un peu la tête et avait toutes les peines du monde à marcher, car elle était pliée en deux par les rhumatismes.

C'était d'ailleurs le souci le plus important qu'elle causait à son entourage : celui de la future et tout de même proche confection de son cercueil.

Le menuisier Edouard Toquepaille, conscient de ses responsabilités en la matière, était venu plusieurs fois étudier la question sur place, mine de rien. Après s'être longuement gratté le crâne, le Doudou avait conclu, à part lui, qu'il lui faudrait sûrement fabriquer une «caisse carrée», c'est-à-dire un cube, afin d'enfermer au mieux la future dépouille mortelle de l'aïeule. Il avait en effet confié à des proches qu'il ne voulait pas prendre le risque de «désosser la mamée» en voulant l'étirer à tout prix, *post mortem*. Mais, pour le moment, inconsciente des soucis qu'elle causait bien involontairement aux responsables de la communauté, la mamée riait aux éclats en regardant ses arrière-petits-enfants et ne faisait pas mine le moins de monde de vouloir trépasser.

— Et alors, disait Gustin, qui dégustait sa carthagène, il paraît qu'on n'avait pas vu une pareille sortie de champignons depuis des années ? On en parle jusqu'en ville. Le marché des Halles est bourré de cèpes... des pleins paniers !!

— Ça oui, répondit le Mile que cet événement inhabituel rendait plus loquace que de coutume. Des bons ou des mauvais, mais il en sort dans tous les coins. D'habitude, ils ont des endroits précis, privilégiés, mais cette année, ça pousse partout. Jusque dans les potagers ! Figure-toi, Gustin, que le Pique-Bassèle m'a dit que le Tonio, tu sais, le Zingobaffi, a trouvé un cèpe d'une livre coincé entre deux dalles de lauze dans sa cour !! Jamais on n'avait vu une sortie comme ça mon pauvre !

Gustin riait :

— Je connais le Zingobaffi. Du moins de vue. Mais qui est ce Pique-Bassèle ?

— C'est le cordonnier, le Gracchus Corneboeuf. Il *pique*⁶ et il *bassèle*⁷ toute la journée alors on l'appelle le Pique-Bassèle... Ça me fait penser que je dois aller lui faire ressemeler mes souliers d'hiver,

⁵ Genre de comptine en langue occitane basée sur la redondance du verbe « piser » qui signifie « décortiquer les châtaignes séchées à la clède ».

⁶ Taper

⁷ Taper à coups redoublés

et mettre des clous. Marie ! Marie ! Prépare-moi mes grosses godasses ! Je veux les apporter au Pique-Bassèle quand je descendrai aux Esquinades...!

La Marie du Brès, qui avait récupéré les enfants sur ses genoux, fit un signe d'assentiment. Mais Gustin suivait son idée.

— Et le Zingobaffi, ce n'est pas un nom du coin, ça ? C'est son surnom ?

— Non, il s'appelle comme ça. C'est un charbonnier piémontais qui est venu ici bien avant la guerre. Ils sont venus à plusieurs familles. On a dit qu'ils faisaient partie de cette soi-disant secte révolutionnaire des *carbonari*, mais franchement je n'en suis pas sûr ! Ils fabriquaient du charbon de bois là-haut dans le serre, bien plus haut que la barre des Estanques.

Et le Mile montra du doigt le sommet d'un serre en face du Brès.

— Mais ils n'en font plus ? demanda Gustin.

— *Boù Dioù, y'a un bravé sassi !!*⁸ D'abord, ils sont tous partis vers 1912 ou 1913, au moment où ça commençait à sentir la guerre. Sauf le Tonio. Lui, il est resté. Il a retapé une vieille bergerie qu'il a eue pour quatre sous. Il y a logé sa famille. Cinq enfants, Gustin ! Puis il est parti s'embaucher aux mines de charbon, à Rochebelle. *A chanjia dé méno dé carbon !!*⁹ Il y est toujours... Il attend sa retraite !

Gustin hocha la tête.

— Mile, si on allait faire un tour pour voir si on peut faire un bon plat de champignons. Comme ça, on pourra peut-être en emporter à Alès demain...?

— *Déouriè n'iavédré per mangia aquesté vespré, déman miéjour, e per emporta !*¹⁰ Bon ! On y va ? Les femmes vont rester à garder les petits, mais peut-être Linette... Linette ! Tu viens chercher des champignons ?

Linette, que ses petits neveux intéressaient bien plus que les cèpes, fit un signe négatif de la tête.

— Tu sais, ajouta le Mile, on devrait aller chercher Phino et Maître Cassagnole...

— Vous avez raison, Mile. Mon oncle a toujours un tas d'histoires à raconter et le notaire est un puits de science en matière de champignons. Mon oncle l'appelle «l'expert»... quand il n'est pas là ! Il en est quelquefois assommant, mais c'est un très brave homme ! Allez, on se prépare et on y va.

⁸ Bon Dieu, il y a un bon moment !

⁹ Il a changé de sorte de charbon !

¹⁰ Il devrait y en avoir pour manger ce soir, demain à midi et pour emporter !

Les deux hommes se dirigèrent vers la grange pour y enfilet de lourdes bottes en caoutchouc, ainsi que des vestes en toile bleue à larges poches. Ensuite, ils se munirent de vastes musettes.

— Tu as un couteau, Gustin, pour nettoyer un peu les champignons, demanda le Mile, très attentif à ce genre de détail

— Oui, oui, j'ai mon Opinel.

Le Mile hocha la tête : — Et moi le mien !

Ayant fait un geste de la main vers les femmes, ils s'en allèrent, coupant au plus court par un sentier, à travers bois, vers le mas des Esclapes où logeait Phino.

La vieille Joséphine, qui avait des éclairs de lucidité, les regarda partir et déclara sentencieusement comme une évidence :

— *Van as boullés !¹¹*

* * *

¹¹ Ils vont chercher des champignons !